LA PRESSE EN PARLE

Sophie Lespiaux – Une chambre à soi

http://sophielespiaux.blogspot.fr/2012/03/je-ne-suis-personne-dapres-fernando.html

Existentielle, la poésie de Fernando Pessoa paraît d'autant plus étrange qu'elle manifeste un désir de percevoir le réel doublé d'un constant scepticisme. En quête de vérité, ces songes philosophiques, déterminés par l'intimité de la solitude, tentent de saisir notamment ce qu'est la sensation, la pensée, la réalité de sa propre existence comme celle de l'autre en dehors de sa propre conscience. En jouant sur le procédé des «hétéronymes», noms de poètes imaginaires qu'empruntait Pessoa pour écrire, l'actrice Aurélia Arto et le metteur en scène Guillaume Clayssen trouvent la clé de la théâtralité de son écriture poétique. Leur spectacle, autour du texte intitulé *Je ne suis personne*, est aussi émouvant que pensé avec finesse, sous-tendu par une évolution entre l'intuition, dans un éclair de lucidité, de son propre néant et l'incarnation, entre la révélation de n'être personne et la révolte de vouloir être soi, point final d'autant plus poignant et libérateur que l'ombre cède progressivement à la lumière, qu'à la pesanteur du silence succède la « Sodade » de Cesária Évora.
Symbolique de l'altérité, une imposante chaise de bois sculptée représentant une forme humaine, au style primitif, manifeste par contraste le vide du plateau. Cette atmosphère liée au vide est crucialement palpable quand résonne la voix de l'actrice enregistrée sur i phone, en une intéressante expérience scénique qui se revêt d'étrangeté tant elle suscite une écoute attentive et tendue.
Douée pour la métamorphose par une subtile expressivité du visage, des sourires et des regards, par la modulation des inflexions de la voix, Aurélia Arto possède un jeu protéiforme qui incarne merveilleusement, avec une dimension clownesque traduisant la candeur et l'étonnement, la multiplicité des personnalités de ces hétéronymes. Diffuses ou intenses, les impressions, éveillées par la présence captivante de l'actrice, laissent de si pénétrantes traces dans la mémoire du spectateur que le désir de prolonger ce moment, par la lecture ou la relecture de Pessoa, s'impose comme une nécessité.

Edith Rappoport

http://theatredublog.unblog.fr/2012/03/03/je-ne-suis-personne/

Je ne suis personne montage de textes de Fernando Pessoa, mise en scène de Guillaume Clayssen.
Guillaume Clayssen a présenté depuis 2005 aux Rencontres de la Cartoucherie quelques expériences théâtrales singulières, d'abord avec *Attention ! Attentions !* puis à l'Étoile du Nord *Les Monstres philosophes, Memento mori* dans le cadre du festival À court de forme et au théâtre de Suresnes et à la Maison des métallos *À la grecque !!*.
Avec *Je ne suis personne*, Guillaume Clayssen pénètre dans l'univers de Fernando Pessoa, étrange et prolifique poète portugais, passionné par les hétéronymes dont Personne, le nom qu'Ulysse avait donné de lui au Cyclope. "Être cohérent est une maladie, un atavisme peut-être ; cela remonte à des ancêtres animaux à un stade de leur évolution où cette disgrâce était naturelle" (…)
Surviens-toi à toi-même ! (…) La vérité est la seule excuse de l'abondance, nul homme ne devrait laisser plus de vingt livres, à moins de pouvoir écrire comme vingt hommes

différents…" écrivait Pessoa ! Il ne s'en est pas privé, signant son œuvre abondante de nombreux pseudonymes !
Aurelia Arto, fragile et séduisante comédienne, fait irruption sur le plateau, et reste prostrée par terre autour d'un tube fluorescent qu'on lui lance, se relève et nous emmène dans un voyage poétique en apparence incohérent mais toujours surprenant. Elle se juche sur un grand fauteuil, le déplace; elle est mutine, enjouée et grave à la fois. Pour qui n'a lu que *Le Livre de l'intranquillité*, ou même pour une découverte de l'auteur, c'est un beau voyage à entreprendre.

Fabrice Chêne - Les Trois Coups

http://www.lestroiscoups.com/article-je-ne-suis-personne-d-apres-fernando-pessoa-critique-de-fabrice-chene-la-loge-a-paris-100059573.html

Dans l'intimité de Pessoa

La compagnie Les Attentifs propose sous le titre « Je ne suis personne » un montage de textes du grand écrivain portugais Fernando Pessoa. Un spectacle minimaliste et intense.

Le metteur en scène Guillaume Clayssen avait la saison dernière proposé une version remarquée des *Bonnes* de Jean Genet. Il renoue aujourd'hui avec la démarche qui l'a conduit à fonder sa compagnie : adapter pour la scène des textes qui n'ont pas été écrits pour le théâtre. La comédienne Aurélia Arto, qui peut déjà se prévaloir d'une solide expérience de la scène, s'est associée à son nouveau projet. C'est à elle que revient la tâche difficile de prêter corps et voix au poète Pessoa dans la petite salle de La Loge qui voit naître depuis quelques années les créations théâtrales les plus variées et les plus aventureuses.
Cet effacement de soi suggéré par le titre, on y songe en voyant apparaître la comédienne encapuchonnée et la tête baissée, se présentant rapidement en portugais comme si elle était l'auteur lui-même. Qui parlera à partir de cet instant ? Peu importe, seulement une voix qui tentera de dire le mystère d'être au monde, anonyme parmi les anonymes. *Le Livre de l'intranquillité*, le chef-d'œuvre de Pessoa, cette « autobiographie sans évènement », fournit l'essentiel du matériau sur lequel ont travaillé les deux artistes.

Dire le plus intime de l'être

La première qualité de leur travail, c'est de faire entendre la parole de Pessoa avec une grande justesse. À cet égard, le spectateur est rassuré dès les premiers instants : l'écrivain portugais « passe » bien en français, et la voix de la comédienne met remarquablement en valeur le rythme de sa prose. Celle-ci n'est pas à proprement parler une poésie du quotidien, mais s'efforce, par l'emploi des mots les plus banals, de dire le plus intime de l'être. Ainsi, cette intuition, centrale chez Pessoa, de n'« être personne », qui ouvre le spectacle et lui sert de fil directeur, est-elle celle qui conduira l'auteur à s'inventer sa vie durant des hétéronymes, comme autant de voix recouvrant chacune une part de lui-même, le poète faisant en lui l'expérience de l'altérité. (« Je suis le personnage d'un roman qui reste à écrire. »)
Découvrir qu'on n'est personne, c'est aussi se percevoir comme « le centre de tout avec du rien tout autour ». Dans cette quête à la fois philosophique et poétique, tout est mystère, à commencer par la conscience de l'autre, à jamais inaccessible. Cette conscience qui voue les hommes à être des « indifférences incarnées », à demeurer des inconnus les uns pour les autres, les condamnant à la solitude. Cela peut également signifier s'identifier aux plus humbles, et Guillaume Clayssen a bien fait d'inclure à son spectacle le célèbre passage sur la mort du caissier du tabac, être anonyme s'il en est, qui résume l'humanité tout entière par la banalité même de sa destinée.

L'abolition des limites de l'identité

Tout de noir vêtue, Aurélia Arto n'a pas besoin d'outrer les métamorphoses. Femme, homme ou enfant, elle possède tous ces registres en elle, et par la variété de son jeu entre en résonance avec ce thème d'emblée théâtral de l'abolition des limites de l'identité. Elle ne dispose pour cela que d'un grand fauteuil à forme humaine et d'un tube de néon incandescent, et les exploite en se risquant parfois aux limites de l'audible, entre murmure et cri. Son jeu n'a rien d'illustratif, mais explore les chemins ouverts par le texte, comme dans ce beau moment où elle semble découvrir son propre corps avec étonnement tandis qu'elle se parle à elle-même par Dictaphone interposé.
Un travail assez impressionnant, à la fois austère et plein de fantaisie, contemplatif et traversé d'éclairs. Peut-être regrettera-t-on que dans une forme déjà assez courte, à force de lenteur et de silences la part du texte se trouve par trop réduite.

Pièces détachées – Radio Campus

« Laurent Bazin : Le spectacle est malheureusement fini mais j'espère vraiment que cela va reprendre.
C'est un corps à corps avec Pessoa que nous proposent Guillaume Clayssen et Aurélia Arto.
Ce qui m'a plu surtout, car ça devient rare sur les plateaux, c'est de pouvoir être traversé par de véritables intensités de pensée, des expériences à la frontière du choc émotionnel et du choc intellectuel. Sentir la volupté de la pensée, une sorte d'érotisation de la pensée, je trouve que c'est quelque chose de très rare sur scène aujourd'hui et de très plaisant.
Je ne saurais pas vous expliquer comment s'est construite cette dramaturgie. La seule chose que je peux vous dire c'est que c'est court, ça dure 50 minutes, et que c'est un parcours en intensité.

Xavier Henry: J'ai vu ce spectacle aussi. C'est un spectacle qui m'a happé. J'ai été englobé par la voix d'Aurélia Arto. J'ai retrouvé la force des textes de Pessoa à travers ce dispositif formel très simple qui repose sur les intentions de voix, les intentions de visage, les intentions corporelles. L'interprétation d'Aurélia Arto est époustouflante. Elle passe d'une voix à l'autre dans tous les sens du terme, à la fois physiquement et sur le texte. Vraiment je suis comme toi, j'espère que ce spectacle sera repris. Je n'avais jamais vu de poèmes de Pessoa qui soient réellement présents et vivants sur un plateau de théâtre alors qu'on m'avait vendu parfois que c'était le cas. »

Nicolas Arnstam – Froggy Delight

http://www.froggydelight.com/article-12877-Je_ne_suis_personne.html

Spectacle poétique conçu par Guillaume Clayssen et Aurélia Arto d'après l'œuvre de Fernando Pessoa, mis en scène par Guillaume Clayssen, avec Aurélia Arto.

« L'une des plus prometteuses jeunes comédiennes, vue récemment dans "Peau d'âne" de Jean-Michel Rabeux, sert la poésie mélancolique de l'auteur du "Livre de l'intranquillité", le tout sous l'œil aiguisé du Guillaume Clayssen ("Les Bonnes" en 2011).

L'écrivain et poète né à Lisbonne, Fernando Pessoa (personne en portugais) a marqué de sa griffe l'histoire de la littérature par ses écrits protéiformes et métaphysiques.

Pessoa et ses hétéronymes, Pessoa et sa lucidité fulgurante, son humour même : tout ça passe dans "Je ne suis personne" par la grâce d'une comédienne époustouflante, Aurélia Arto, qui réussit à créer une intimité avec les spectateurs en même temps qu'une distance insondable, à l'image de la poésie de

Pessoa qui véhicule des torrents de larmes étouffées, de soupirs poussés, des cris endigués que l'actrice charrie et déverse en un final qui prend aux tripes.

La mise en scène sobre et quasi parfaite de Guillaume Clayssen confère à ce moment de théâtre rare la pureté absolue d'un diamant et une fidélité exemplaire à l'œuvre du poète.

Bouleversants mots, bouleversante comédienne, inoubliable spectacle. »

MA RENCONTRE AVEC PESSOA

Je ne peux parler de Fernando Pessoa, ovni poétique par excellence, et de mon envie de le faire entendre sur scène, sans vous faire part d'un petit fragment de mon roman personnel.

Il y a déjà plus d'une dizaine d'années, je versais quotidiennement dans la lecture d'ouvrages philosophiques. Etudiant à la Sorbonne, je parcourais alors tous ces systèmes de pensée nous permettant de comprendre un peu mieux notre monde. Au beau milieu de ces ouvrages théoriques, surgit un jour par hasard sur ma table de chevet *Le livre de l'intranquillité* du poète portugais. Je n'arrivais plus à me décoller de cette lecture étrange qui remettait en cause toutes mes certitudes d'apprenti intellectuel. Comment se faisait-il que ma connaissance de Kant ou de Platon ne pût me protéger du trouble dans lequel me mettait cette poésie ? Chaque texte que je lisais du poète portugais remettait en cause la valeur de mon savoir théorique. Certaines phrases de Pessoa étaient si paradoxales que les énoncés de la philosophie en comparaison me semblaient ternes :

« JE ME SUIS RENDU COMPTE, EN UN ECLAIR, QUE JE NE SUIS PERSONNE, ABSOLUMENT PERSONNE. »
« ALORS QUE NOUS CROYONS VIVRE, NOUS SOMMES MORTS ;
NOUS COMMENÇONS A VIVRE LORSQUE NOUS SOMMES MORIBONDS. »
« IL N'EST PERSONNE, ME SEMBLE-T-IL, QUI ADMETTE VERITABLEMENT
L'EXISTENCE REELLE DE QUELQU'UN D'AUTRE. »

Imprégné de cette poésie déconcertante, je devenais à mon tour un « intranquille ». Pessoa avait désormais, dans ma vie intime, le statut singulier de grand maître en scepticisme.

Sans m'en être rendu compte à l'époque, le trouble qu'avait déclenché en moi ce poète, préfigurait mon projet à venir de basculer du monde philosophique au monde théâtral. Ce goût pour l'incertitude et le doute, tels que les pratique Pessoa, me fit en grande partie choisir l'aventure de la création et quitter le chemin plus paisible à mes yeux de la philosophie.

Aujourd'hui, je veux revenir, en homme de théâtre et par le théâtre, à cette poésie et la célébrer avec un public qui la découvre ou la redécouvre.

Certes, Pessoa peut être lu à voix basse, dans l'intimité d'une chambre. Il peut aussi, je crois, être dit de manière incarnée et sensible sur un plateau de théâtre. La solitude de ce poète est cosmique et invite, à mon sens, à un geste théâtral fort. Pessoa est un anarchiste de la poésie qui fait du poème un acte de lucidité et de vérité. Il ne recherche pas le beau en tant que tel mais la perception la plus pure, la plus acérée du réel. Tout son langage poétique naît de cette exigence et c'est cette exigence que je veux poursuivre sur scène.

« LES POETES MYSTIQUES SONT DES PHILOSOPHES MALADES, ET LES PHILOSOPHES SONT DES HOMMES DEMENTS. »

Par ailleurs, Pessoa est le poète le plus « transgenre » que je connaisse. Il est un peu l'équivalent poétique de Proust. Son cadre d'écriture qu'on appelle « poème » est en permanence transgressé. Comme Proust ne cesse d'introduire dans *La Recherche du temps perdu* des digressions philosophiques, sociologiques, esthétiques, Pessoa fait de la poésie tour à tour une méditation philosophique, une satire sociale, voire même une expérience sensorielle proche d'un certain mysticisme de l'immanence. Cet aspect « transgenre » si déconcertant et si roboratif du poète portugais ne peut que me pousser à expérimenter cette écriture sur scène.

« IL N'EST PERSONNE, ME SEMBLE-T-IL, QUI ADMETTE VERITABLEMENT L'EXISTENCE REELLE DE QUELQU'UN D'AUTRE. »
« LORSQU'ON M'A ANNONCE HIER QUE LE CAISSIER DU TABAC S'ETAIT SUICIDE, J'AI EU L'IMPRESSION D'UN MENSONGE. LE PAUVRE, IL EXISTAIT DONC, LUI AUSSI ! NOUS L'AVIONS OUBLIE [...] »
« C'EST TOUT CE QUI ME RESTE, A MOI, D'UN HOMME QUI A SENTI SI FORTEMENT QU'IL S'EST TUE DE TROP SENTIR, PARCE QU'ENFIN, ON NE SE TUE CERTAINEMENT PAS POUR AUTRE CHOSE... »

UN PROJET DE METTEUR EN SCENE ET DE COMEDIENNE

L'idée de mettre en scène Pessoa ne me serait pas venue aussi concrètement si une comédienne, Aurélia Arto, avec qui j'ai travaillée déjà sur plusieurs spectacles, ne m'avait un jour révélé l'attachement très fort qu'elle avait également pour les textes de ce poète. Cette lecture fut pour elle, comme pour moi, un choc. Une telle expérience poétique commune ne pouvait que nous inciter assez naturellement à poursuivre notre collaboration.

Le plus souvent, les spectacles se forment à partir du désir singulier d'un metteur en scène qui essaye ensuite de fédérer autour de lui un ensemble d'artistes. Mais pour ce projet *Je ne suis personne* l'élan de départ est venu simultanément de l'actrice et de moi-même. Ce point de départ peu commun nous a inspiré évidemment une façon de travailler elle aussi peu commune. Cette méthode de recherche autour de la théâtralité de Pessoa s'est construite à deux. Il était important qu'à travers ce travail résonnent plus que jamais les sensibilités respectives du metteur en scène et de la comédienne et que tout ce processus de création puisse être l'objet d'une élaboration à deux. Comment travaillons-nous à extraire la substantifique moelle théâtrale de cette œuvre poétique ?

« PERDU
AU LABYRINTHE DE MOI-MEME, JE
NE SAIS PLUS QUEL EST LE CHEMIN QUI ME MENE
D'ICI A LA REALITE CLAIRE ET HUMAINE,
À LA REALITE PLEINE DE LUMIERE OU JE POURRAIS
ME TROUVER DES FRERES.
VOILA POURQUOI JE NE CONÇOIS PAS GAIEMENT,
MAIS AVEC EN MOI UNE PROFONDE PESANTEUR,
CETTE JOIE, CE BONHEUR,
QUE JE HAIS ET QUI ME BLESSENT. »

Des hétéronymes du poète aux incarnations de l'actrice

Lorsqu'il n'écrivait pas sous son vrai nom, Pessoa inventait des noms de poètes imaginaires, des « hétéronymes », qui étaient autant de façons différentes d'écrire et de voir le monde. Au lieu de vouloir donner une cohérence artificielle à sa personne, le poète laissait vivre en lui et dans son écriture toutes les personnes qui l'animaient. Comme l'écrit Patrick Quillier, notre conseiller littéraire sur ce spectacle et aussi éditeur des œuvres poétique de Pessoa dans la Pléiade :

« Un hétéronyme, recouvre seulement une part de la personnalité de son auteur et non un pseudonyme, apte à recouvrir toute cette personnalité. (…) Les hétéronymes sont avant tout des voix, et des voix différentes, la plupart du temps aisément reconnaissables. C'est ainsi qu'ils constituent ce que Pessoa lui-même a appelé son *« Trama em gente »,* son «drame à l'intérieur d'une personne» ; un dispositif dramaturgique mettant en scène des personnages intérieurs. »

Cette démarche de poète s'apparente de très près à celle de l'acteur qui puise en lui les âmes et les corps dont il est doté afin de donner chair et vie aux spectres que sont les personnages de théâtre.

Toutefois, dans le cas précis des hétéronymes, nous ne cherchons pas à incarner sur scène chaque poète derrière lequel écrit Pessoa. Cette démarche serait un peu illustrative et conduirait la poésie de Pessoa vers un théâtre de personnages qui n'est pas exactement son pendant théâtral. La multiplicité des voix poétiques à l'intérieur du corpus pessoien, nous invite davantage à mettre en éclat la tonalité générale du spectacle. *Je ne suis personne* invite à faire de la poésie une expérience plurielle ; le spectateur y trouvera aussi bien l'occasion de rire, d'angoisser, de sentir autrement le monde et les choses, de penser, de rêver, etc. Les hétéronymes qu'adopte Pessoa nous éloigne d'une volonté d'unifier arbitrairement la parole poétique. Les ruptures franches mais douces dans lesquelles l'actrice passera d'un texte à l'autre, seront autant de variations sur les âmes qui se font entendre dans cette œuvre de l'altérité par excellence.

« JE NE SERAI COMPRIS QU'EN EFFIGIE, QUAND L'AFFECTION NE POURRA PLUS COMPENSER LA DESAFFECTION QUE J'AI SEULE RENCONTREE DE MON VIVANT. »

…

« AJOURNE TOUTE CHOSE. ON NE DOIT JAMAIS FAIRE AUJOURD'HUI CE QU'ON PEUT AUSSI BIEN NEGLIGER DE FAIRE DEMAIN. IL N'EST MEME PAS BESOIN DE FAIRE QUOI QUE CE SOIT, NI AUJOURD'HUI NI DEMAIN. NE PENSE JAMAIS A CE QUE TU VAS FAIRE. NE LE FAIS PAS. VIS TA VIE. NE SOIS PAS VECU PAR ELLE. »

…

« PAYSAGE DU SONGE ET DE LA DETRESSE, QUE CE LIVRE SOIT TIEN COMME L'EST TON HEURE, ET S'ILLIMITE DE TOI COMME DE L'HEURE AUX POURPRES FALLACIEUSES. »

…

« PUISQUE LA VIE NE NOUS A RIEN OFFERT D'AUTRE QU'UNE CELLULE DE RECLUS, ALORS TENTONS DE LA DECORER, NE SERAIT-CE QUE DE L'OMBRE DE NOS SONGES »

L'improvisation comme voie d'accès possible aux thèmes de Pessoa

Aurélia et moi-même avons au fil du temps expérimenté l'intérêt que pouvait revêtir l'usage de l'improvisation dans le processus de recherche et de création théâtrales. Sans nous éloigner d'un travail exigeant et sensible sur les textes du poète, nous essayons d'approcher par certains exercices physiques et d'imagination ce qu'ont pu être les expériences concrètes de Pessoa qui l'ont inspiré. Qu'est-ce qu'éprouver la dissolution de son propre moi ? Qu'est-ce que sentir les choses de manière pure et absolue ? Dans quel état nous plonge l'impression du vide et du néant ? Comment être sûr que l'autre qui est en face de moi existe hors de ma propre conscience ?

Toutes ces questions qui traversent la poésie de Pessoa, sont une formidable matière de jeu et peuvent permettre à l'actrice de s'approprier intimement ce cheminement intérieur d'où ont éclot tous ses poèmes.

« JE SUIS UN GARDEUR DE TROUPEAUX.
LE TROUPEAU, CE SONT MES PENSEES
ET MES PENSEES SONT TOUTES SENSATIONS.
JE PENSE AVEC LES YEUX ET AVEC LES OREILLES
ET AVEC LES MAINS ET LES PIEDS
ET AVEC LE NEZ ET LA BOUCHE.
PENSER UNE FLEUR C'EST LA VOIR ET LA RESPIRER
ET MANGER UN FRUIT C'EST EN SAVOIR LE SENS.

C'EST POURQUOI LORSQUE PAR UN JOUR DE CHALEUR
JE ME SENS TRISTE D'EN JOUIR A CE POINT,
ET QUE JE M'ETENDS DE TOUT MON LONG DANS L'HERBE.
ET QUE JE FERME MES YEUX BRULANTS,
JE SENS MON CORPS ENTIER ETENDU DANS LA REALITE,
JE CONNAIS LA VERITE ET SUIS HEUREUX. »

La poésie et le clown

Comme l'écrit Jean Starobinski : « depuis le romantisme…le bouffon, le saltimbanque et le clown ont été les images hyperboliques et volontairement déformantes que les artistes se sont plu à donner d'eux-mêmes et de la condition de l'art. »

Dans le cas de Pessoa, la dimension clownesque n'est pas simplement une image qu'il se donne, mais une caractéristique forte de son être au monde. La clownerie de ce poète ne se situe pas dans l'humour de ses textes – ils ne sont pas toujours drôles, loin s'en faut – ni dans le portrait qu'il dresse de lui-même, une sorte d'homme au nez rouge.

Pessoa est clown avant tout par l'étonnement extraordinaire qu'il a devant la vie et qui prend toute la place dévolue d'habitude à l'action. Son regard décalé, à la fois métaphysique, fantastique et comique sur le monde, le mouvement acrobatique de son esprit et de ses sens qui plonge le lecteur dans un tourbillon de beauté et d'absurdité, créent en nous une sorte d'innocence et d'irresponsabilité joyeuse comme celles qu'on éprouvait enfant devant les artistes de cirque. Mais Pessoa est aussi un clown par son immense solitude, son incapacité à faire société, à vivre « normalement » au milieu des « gens normaux ».

Bref ce poète insolite et isolé, ce vagabond de l'âme, nous inspire pour le théâtre, à Aurélia et à moi, une poétique proche du clown, un jeu sans faux fuyant, face public, où la fragilité humaine est exposée dans toute sa beauté et sa puissance comique. Des exercices liés au travail de clown nous permettent de faire résonner autrement la parole de Pessoa, de la faire entendre dans son décalage si vif et surprenant.

« MON MYSTICISME C'EST DE NE PAS VOULOIR SAVOIR.
C'EST VIVRE ET NE PAS Y PENSER. »

SA RENCONTRE AVEC PESSOA

« *L'écriture de Pessoa m'a d'abord fait vivre une expérience intime presque secrète. Consolatrice.*
Il semble s'adresser à des manies dont nous avons tendance à être honteux.
Rêve, attente, latence, mécréance, procrastination.
Il sublime ces manies, leur donne sens et vie.
Ouvre la porte d'un monde enfoui chez nous, lui tend la main, le reconnaît.
Cette écriture ne m'est donc pas apparue d'emblée comme une écriture de plateau, mais plutôt comme une amie de poche.
Ensuite, l'humour de ses textes, sa densité, et son aspect protéiforme, m'ont donné envie d'éprouver cette écriture au plateau.
Envie décuplée par la possibilité de dire la révolution que propose Pessoa.
Nous évoluons dans un cadre qui nous pousse tant à la production, que tenter de faire entendre la beauté, l'utilité salutaire de la gratuité ou du rien me paraît révolutionnaire à moi.
Une révolution de tranchées. Sourde et Lente.
Je trouve salutaire de donner à entendre cet auteur qui nous propose un ailleurs. Ailleurs que l'efficacité. Ailleurs que la reconnaissance.
Chez soi. »

Aurélia Arto

« NOUS SOMMES FAITS DE MORT. »
« LES MORTS NAISSENT, ILS NE MEURENT PAS. »,
« TOUT CE QUE NOUS JUGEONS SUPERIEUR DANS NOS ACTIVITES PARTICIPE DE LA MORT, TOUT EST LA MORT. QU'EST-CE QUE L'IDEAL, SINON L'AVEU QUE LA VIE NE RIME A RIEN ? [...] LE PLAISIR LUI-MEME, QUI NOUS SEMBLE A TEL POINT UNE IMMERSION DANS LA VIE, EST BIEN PLUTOT UNE IMMERSION EN NOUS-MEMES, UNE DESTRUCTION DES LIENS ENTRE LA VIE ET NOUS, UNE OMBRE MOUVANTE DE LA MORT.
L'ACTE MEME DE VIVRE EQUIVAUT A MOURIR, PUISQUE NOUS NE VIVONS PAS UN JOUR DE PLUS DANS NOTRE VIE SANS QU'IL DEVIENNE, DE CE FAIT MEME, UN JOUR DE MOINS. »

...

« MAIS DANS MON EMPIRE, OU SEULE REGNE LA NUIT, TU AURAS LA CONSOLATION, PARCE QUE TU N'AURAS PAS D'ESPOIR ; TU AURAS L'OUBLI, PARCE QUE TU N'AURAS PAS DE DESIR ;
TU AURAS LE REPOS, PARCE QUE TU N'AURAS PAS LA VIE. »
« ET ELLE ME MONTRA A QUEL POINT ETAIT STERILE L'ESPOIR DE JOURS MEILLEURS [...]»

...

« JE SUIS PARVENU SUBITEMENT, AUJOURD'HUI, A UNE IMPRESSION ABSURDE ET JUSTE. JE ME SUIS RENDU COMPTE, EN UN ECLAIR, QUE JE NE SUIS PERSONNE, ABSOLUMENT PERSONNE. »,
« ON M'A VOLE LE POUVOIR D'ETRE AVANT MEME QUE LE MONDE FUT. »,
« JE TOMBE SANS FIN, DU FOND DE LA TRAPPE SITUEE TOUT LA-HAUT, A TRAVERS L'ESPACE INFINI, DANS UNE CHUTE QUI NE SUIT AUCUNE DIRECTION, INFINIE, MULTIPLE ET VIDE. »

UN DISPOSITIF PAUVRE ET ESSENTIEL

« Grands sont les déserts, grandes et désertes les âmes », écrit Alvaro de Campos, l'un des hétéronymes de Pessoa.

Cette poésie fait souvent voyager l'âme du lecteur d'un monde plein et ordinaire vers un monde vide, étrange et silencieux. Pessoa pratique une poétique du désenchantement à contre-courant du nihilisme consumériste d'aujourd'hui. Son écriture cultive le rien et évacue tous les faux-semblants qui le recouvrent d'habitude. Elle est par là aussi intempestive que salutaire.

Notre projet scénographique s'inspire de ce vide pessoien. Nous bannissons l'idée d'un décor. Nous voulons créer par le vide, la lumière et quelques signes matériels, l'évocation abstraite d'une chambre de l'enfance, un lieu intime et secret du passé.

Voilà ce qu'écrit la scénographe du spectacle, Stéphanie Rapin :

« L'œuvre de Pessoa nous fait nous retrouver avec nous-mêmes, par la précision des mots. Il révèle une tonalité inscrite en chacun de nous mais endormie.
Pessoa nous dit : "Souviens-toi à toi-même". Cette idée de l'extrême nudité face à laquelle nous nous trouvons se traduira, dans la scénographie, par un plateau vide, sorte d'antichambre intérieure au silence résonnant.
Seul un fauteuil sera présent qu'on appellera l'« Autre ».
Brut, mince, géant, comme une sculpture primitive, hiératique, symbolisant une silhouette humaine.
Au fur et à mesure des textes, la comédienne prendra possession de cet "Autre", au corps hors-norme, le déplacera, s'appropriant ses dimensions, sa matière, etc.
A travers les explorations corporelles de l'actrice, ils prendront corps tous les deux.
La naissance du mouvement.
L'ombre et la lumière caractériseront cette danse sur l'espace de la scène au fur et à mesure des textes. L'ombre se dissipera et la lumière accompagnera l'incarnation.
La scénographie est donc conçue comme un mouvement continu, qui s'infuse doucement, au rythme de la réception de l'œuvre de Pessoa chez le spectateur. »

Quelques objets, au fil du spectacle, apparaîtront, mais comme autant de signes énigmatiques servant également à produire du jeu, du rêve, du drôle.

La comédienne portera sur elle quelques fines couches de vêtements dont elle se dépouillera partiellement au-fur-et-à-mesure, renvoyant de manière subtile aux spectateurs la multiplicité des identités que nous sommes. D'une figure presque désincarnée et spectrale - le poète métaphysicien - elle deviendra peu à peu cette autre figure poétique en prise avec la vie quotidienne, rongée par la difficulté de trouver sa place au milieu du monde. A la fin une sorte de portrait insaisissable, portrait formé de plusieurs visages, de plusieurs

âmes, de plusieurs langages, apparaîtra à la conscience du spectateur accompagné par cette série de questions troublantes : qui est Pessoa ? Qui suis-je moi-même ?

L'espace du public sera très proche de celui du jeu. Le rapport intime de la comédienne aux spectateurs lui permettra ainsi d'embarquer ces derniers dans le monde étrangement métaphysique et poétique de Pessoa.

« LE MYSTERE DES CHOSES, OU EST-IL ?
OU EST-IL PUISQU'IL NE SE MONTRE PAS,
SERAIT-CE POUR NOUS MONTRER QU'IL EST MYSTERE ? »

LE METTEUR EN SCENE

Guillaume Clayssen

THEATRE

Mises en scène

Mars – Avril 2011 *Les Bonnes* de Jean Genet à La Comédie de l'Est à Colmar et à l'Etoile du Nord à Paris.

Octobre 2010 *Memento mori* présentation publique de la maquette à La Loge à Paris

Avril à Mai 2009 *A la grecque !!* (montage de textes philosophiques et mythologiques) au Théâtre Jean Vilar de Suresnes, Maison des Métallos à Paris

Février 2009 *Memento mori* (création, tableau 1, spectacle de 20 minutes) dans le cadre d'A court de formes à l'Etoile du Nord

Avril à Mai 2007 *Haro sur les gueux !* de Bruno Dalimier au Théâtre de la Tempête en co-mise en scène avec Jean-Pierre Dumas

Avril 2006 *Monstres philosophes !* (création) au Théâtre de l'Etoile du Nord

Juin 2005 *Attention ! Attentions ?* (création) au Théâtre de la Tempête

Collaboration artistique dans un centre dramatique

Depuis Sept 2009 Collaboration au C.D.R. de Colmar, la Comédie de l'Est. Fonctions : dramaturgie, assistanat à la mise en scène, direction du comité de lecture, formation universitaire, rédaction de cahiers de mise en scène, etc.

Dramaturgie et assistanat

Sept 2010 *Hiver* de Zinnie Harris mis en scène par Guy-Pierre Couleau au théâtre de la Tempête en janvier 2011 (Dramaturgie)

Sept 2009 à janv 2010 *Les Noces du rétameur* et *La Fontaine aux saints* de Synge mis en scène par Guy-Pierre Couleau au théâtre Firmin Gémier d'Antony (Collaboration artistique)

Nov 2008 *Les Mains sales* de Sartre mis en scène par Guy-Pierre Couleau au Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet à Paris (Dramaturgie)

Mai 2008 *On purge bébé* de Georges Feydeau mis en scène par Stéphane Auvray Nauroy au Théâtre de l'Etoile du Nord à Paris (Dramaturgie)

Avril à Mai 2007 *Les Justes* d'Albert Camus mis en scène par Guy-Pierre Couleau aux Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet à Paris (Dramaturgie)

2002 Assistant de Marc Paquien pour *L'intervention* de Victor Hugo au Théâtre des Célestins à Lyon

CINEMA

Réalisation

Juillet 2011 *Out-Mortem* (court-métrage)

Juillet 2009 *Femâle* (court-métrage) avec Céline Milliat-Baumgartner, Nicolas Grandi, Jean-Yves Duparc, Olav Benestvedt - *prix originalité* au festival de Fontainebleau et *prix de l'image* au festival de Mulhouse

Collaboration scénaristique

2008 *Les anges du désert* (long-métrage), scénario de Sandrine Cohen, réalisé par Catherine Cohen

Avril 2007 *Faits divers* (court-métrage) réalisé par Bill Barluet avec Pierre Richard, Michaël Lonsdale, Philippe Nahon, Irène Jacob, Léa Drucker

ACTEUR

Au theatre

Nov 2000 à Juin 2008 *L'empire du moindre mal* de Jean-Claude Michéa, mise en scène Michel Cochet -- *Les Justes* d'Albert Camus, mise en scène Guy-Pierre Couleau -- *Chute en hauteur* (création), mise en scène Jean-Noël Dahan -- *Un drôle de métier* de Bruno Tilliette, mise en scène Hervé Dubourjal -- *Attention ! Attentions ?*, mise en scène Guillaume Clayssen -- *L'éveil du printemps* de Franz Wedekind, mise en scène Gerold Schuman -- *Marion Delorme* de Victor Hugo, mise en scène Julien Kosellek -- *Fool for Love* de Sam Shepard, mise en scène Catherine Vrignaud-Cohen -- *Eva Peron* de Copi , mise en scène Cristina Palma -- *Un Trait de l'esprit* de Margaret Edson, mise en scène Jeanne Moreau.

Au cinema

Août 2000 à Juillet 2006 *La Fontaine*, réalisation Daniel Vigne -- *Dérives*, réalisation Bill Barluet -- *Incertitude*, réalisation Elodie Bossée -- *Pirouette*, réalisation Angela Serreau -- *Fatou l'espoir*, réalisation Daniel Vigne -- *La Complice*, réalisation Mehdi Benallal.

PEDAGOGIE

1997-1999 Professeur de philosophie en classes terminales
2003-2004 Cours d'interprétation à l'Ecole Florent
2006-2008 Cours de dramaturgie philosophique à l'A.T.C. (Atelier de Création Théâtrale)
Depuis 2008 Cours de dramaturgie philosophique à l'Ecole Auvray-Nauroy

FORMATION

Etudes : Agrégé de philosophie
Licence de lettres modernes

Nov 1999 à 2007 Stages avec Michel Fau, Philippe Adrien, Didier Flamand, Claire Perraudeau, Christian Rist, Jean-Christophe Barbaud

1999-2000 3ème année à l'Ecole Florent avec Michèle Harfaut et Stéphane Auvray-Nauroy

Juillet 1998 Stage de théâtre à l'Ecole Florent.

LA COMEDIENNE

Aurélia Arto

Après une formation à l'école Florent et au conservatoire Francis Poulenc sous la direction de Stéphane Auvray-Nauroy, elle continue sa formation à travers divers stages, notamment avec Jean-Michel Rabeux, Jean-Louis Hourdin, Mathieu Amalric, Anne Cornu et Vincent Rouche.
Au théâtre elle a joué sous la direction de John Arnold (*Norma Jeane*), Hugo Dillon (*Thyeste de Sénèque*), Julien Kosellek (*Le Bruyant Cortège*, *Le Système de Falk Richter*), Stéphane Auvray-Nauroy (*On purge bébé* de Feydeau, *Le livre de la pauvreté et de la mort* de Rilke, *Je suis trop vivant et les larmes sont proches*), Guillaume Clayssen (*Memento Mori*, *les Bonnes* de Genet), Sylvie Reteuna (*Blanche Neige* de Walser), et Serge Catanese (*L'Echange* de Claudel).
Au cinéma elle travaille avec Laurent Bouhnik et Luc Martin.

LA SCENOGRAPHE

Stéphanie Rapin

Formation et expériences professionnelles

2004/2006 **Diplôme supérieur d'arts appliqués en architecture intérieure**
- Mention BIEN
Ecole Boulle, Paris
- Projet de diplôme: « Des pas perdus à la promenade »
réhabilitation de l'ancien palais de justice de Nantes en centre paysagé
- Mémoire : « Le patrimoine architectural : de l'absolu au relatif »

2002/2004 **Brevet de technicien supérieur en design d'espace**
Ecole Boulle, Paris

2002 **Bac STI Arts Appliqués, mention B**
Lycée Léonard de Vinci, Montaigu (85)

Décor

2011 **Scénographe**
scénographie concert de charité Haïti Debout au Palais des Congrès de Paris

Juil. 2010 **Assistante chef décorateur**
court-métrage «Waf-Waf» de Jim Shart (actuellement en post-production).
assistante de Mme ANNE SEIBEL, chef décorateur
- installation d'un décor intérieur : un appartement d'un ex-chanteur d'opéra
- composition du décor, supervisation du tournage pour la partie décor.

Déc. 2009 à Fév. 2010 **Chef décorateur**
court-métrage «L'oeil de verre» de Jérémie Sok (actuellement en post-production).
Film de 15min en N&B, d'époque, fantastique
- réalisation d'un décor intérieur construit époque 1920 et décor dans des lieux existants
- réalisation d'une fresque photographique de 1,80m x 0,90m

LE CONSEILLER LITTERAIRE
Patrick Quillier

Agrégé de lettres classiques, il est professeur de littérature générale et comparée à l'université de Nice-Sophia Antipolis. Il traduit aussi des poètes portugais, hongrois et grecs. Editeur des œuvres poétiques de Fernando Pessoa dans la Pléiade, il en est aussi en grande partie le traducteur.
Sa thèse de doctorat porte sur « L'usage de l'oreille selon René Char ». Ses travaux sur la poésie du XXe siècle constituent une sorte d'audiocritique s'attachant à interroger les constructions de sens opérées par les poètes à partir de leur écoute du monde, du corps et de la langue.
Patrick Quillier est aussi poète. Il a déjà publié deux recueils de poésies : *Office du murmure* et *Orifices du murmure*.

TEXTE DU SPECTACLE

DÉMOGORGON (p. 393) : ALVARO DE CAMPOS (*DERNIERS POEMES*)

Dans la rue pleine de soleil vague il y a des maisons immobiles et des gens qui bougent.

Une tristesse pleine d'effroi me refroidit.

Je pressens un événement de l'autre côté des façades et des mouvements.

Non, non, non, pas ça!

Tout sauf savoir ce qu'est le Mystère !

Surface de l'Univers, ô Paupières Baissées,

Ne vous soulevez plus jamais !

Le regard de la Vérité Ultime ne doit pas pouvoir se supporter !

Laissez-moi vivre sans rien savoir, et mourir sans aller savoir quoi que ce soit !

La raison de l'existence de l'être, la raison de l'existence des êtres, de l'existence de tout,

Doit apporter une folie plus grande que les espaces

Entre les âmes et entre les étoiles.

Non, non, non, pas la vérité! Laissez-moi ces maisons et ces gens ;

Tels quels, sans rien de plus, ces maisons et ces gens...

Quelle haleine froide et horrible me touche sur mes yeux fermés ?

Je ne veux pas les ouvrir de ma vie! Ô Vérité, oublie-moi!

SAUDADE ADMINISTREE

p. 1814 (Version originale)

Em haras inda louras, lindas

Clonndas e Belindas, brandas,

Brincam no tempo das berlindas,

As vindas vendo das varandas.

De onde ouvem vis a rir as vindas

Fitam o fio as frias bandas.

Mas em torno à tarde se entorna

A atordoar o ar que arde

Que a eterna tarde jà nao torna!

E em tom de atoarda todo o alarde

Do adornado ardo transtorna

No ar de torpor da tarda tarde.

E hà nevoentos desencantos

Dos encantos dos pensamentos

Nos santos lentos dos recantos

Dos bentos cantos dos conventos...

Prantos de intensos, lentos, tantos

Que encantam os atentos ventos.

p. 31

JE NE SUIS PERSONNE : Bernardo Soares (*Le Livre de l'intranquillité*)

Je suis parvenu subitement, aujourd'hui, à une impression absurde et juste. Je me suis rendu compte, en un éclair, que je ne suis personne, absolument personne. Quand cet éclair a brillé, là où je croyais que se trouvait une ville s'étendait une plaine déserte ; et la lumière sinistre qui m'a montré à moi-même ne m'a révélé nul ciel s'étendant au-dessus. On m'a volé le pouvoir d'être avant même que le monde fût. Si j'ai été contraint de me réincarner, ce fut sans moi-même, sans que je me sois, moi, réincarné.

Je suis les faubourgs d'une ville qui n'existe pas, le commentaire prolixe d'un livre que nul n'a jamais écrit. Je ne suis personne, personne. Je suis le personnage d'un roman qui reste à écrire, et je flotte, aérien, dispersé sans avoir été, parmi les rêves d'un être qui n'a pas su m'achever.

Je pense, je pense sans cesse ; mais ma pensée ne contient pas de raisonnements, mon émotion ne contient pas d'émotion. Je tombe sans fin, du fond de la trappe située tout là-haut, à travers l'espace infini, dans une chute qui ne suit aucune direction, infinie, multiple et vide. Mon âme est un maelstrom noir, vaste vertige tournoyant autour du vide, mouvement d'un océan infini, autour d'un trou dans du rien ; et dans toutes ces eaux, qui sont un tournoiement bien plus que de l'eau, nagent toutes les images de ce que j'ai vu et entendu dans le monde — défilent des maisons, des visages, des livres, des caisses, des lambeaux de musique et des syllabes éparses, dans un tourbillon sinistre et sans fin.

Et moi, ce qui est réellement moi, je suis le centre de tout cela, un centre qui n'existe pas, si ce n'est par une géométrie de l'abîme ; je suis ce rien autour duquel ce mouvement tournoie, sans autre but que de tournoyer, et sans exister par lui-même, sinon par la raison que tout cercle possède un centre. Moi, ce qui est réellement moi, je suis le puits sans parois, mais avec la viscosité des parois, le centre de tout avec du rien tout autour. [...]

Pouvoir savoir penser ! Pouvoir savoir sentir !

p. 142

CE QUE NOUS VOYONS DES CHOSES : Alberto Caeiro (*Le Gardeur de troupeaux*)

Ce que nous voyons des choses ce sont les choses.

Pourquoi verrions-nous une chose s'il en existait une autre

Pourquoi donc voir et entendre seraient-ils un quiproquo

Si voir et entendre sont voir et entendre ?

L'essentiel est de savoir bien voir,

Savoir bien voir sans se mettre à penser,

Savoir bien voir lorsqu'on voit,

Et non penser lorsqu'on voit

Ni voir lorsqu'on pense.

Mais cela (pauvres de nous qui portons une âme habillée !)

Cela exige une étude approfondie,

Un apprentissage du désapprendre

Et une séquestration dans la liberté de ce couvent-là

Dont les poètes disent que les étoiles sont les nonnes éternelles

Et les fleurs les pénitentes convaincues d'un seul jour,

Mais où au bout du compte les étoiles ne sont rien qu'étoiles

Et les fleurs rien que fleurs,

Ce pour quoi d'ailleurs nous les appelons étoiles et fleurs.

AURELIA SE PRESENTE :

« Chamo me Fernando Pessoa, etc. »

Puis elle chante le début de « Saudade » de Cesaria Evora.

p. 50

MARCHE FUNÈBRE POUR LE ROI LOUIS II DE BAVIÈRE : Bernardo Soares (*Le Livre de l'intranquillité*)

Aujourd'hui, plus lente que jamais, la Mort est venue vendre à ma porte. Devant moi, plus lentement que jamais, elle a déployé les tapis, les soieries, les damas de l'oubli et de la consolation qu'elle nous offre. Elle avait pour eux un sourire d'éloge, et se souciait peu que je puisse le voir. Mais au moment où je me laissais tenter, elle me dit que rien n'était à vendre. Elle n'était pas venue pour me donner envie de ce qu'elle avait à me montrer : mais, par le biais de ce qu'elle me montrait, pour me donner envie d'elle-même. Et, me parlant de ses tapis, elle me dit que tels étaient ceux que l'on foulait dans son lointain palais ; de ses soieries, qu'on n'en revêtait nulle autre dans son château de l'ombre ; de ses damas, que plus beaux encore étaient ceux qui recouvraient, de leurs chapes, les retables de sa demeure d'au-delà du monde.

L'attachement natal qui me retenait à mon seuil nu, elle le dénoua d'un geste plein de douceur. « Ton foyer, me dit-elle, n'a pas de feu : pourquoi donc veux-tu un foyer ? Ta maison, dit-elle, n'a pas de pain : à quoi te sert-il donc d'avoir une table ? Ta vie, dit-elle encore, ne connaît pas de présence amie : en quoi donc ta vie peut-elle te plaire ?

» Je suis, dit-elle, le feu des foyers éteints, le pain des tables vides, la compagne dévouée des solitaires et des incompris. La gloire, qui fait défaut dans ce monde, est la pompe de mon sombre royaume. Dans mon empire l'amour ne lasse point, car il ne souffre pas de la possession ; il ne blesse pas, car il ne lasse point, n'ayant jamais possédé. Ma main se pose, avec légèreté, sur les cheveux des hommes qui pensent, et ils oublient ; je vois se pencher sur mon sein les hommes qui espèrent en vain, et ils retrouvent enfin confiance.

» L'amour qu'on éprouve pour moi ne connaît pas de passion qui consume ; de jalousie qui égare ; d'oubli qui ternisse. M'aimer est comme une nuit d'été, où les mendiants dorment à la belle étoile, et semblent des pierres au bord des chemins. De mes lèvres muettes ne monte pas de chant tel celui des sirènes, ni de mélodie comme celle des arbres et des sources ; mais mon silence accueille, telle une musique incertaine, et ma paix caresse comme la torpeur née de quelque brise.

» Qu'as-tu donc, me dit-elle, qui te relie à la vie ? L'amour ne te sollicite pas, la gloire ne te recherche pas, le pouvoir ne sait point te trouver. La maison dont tu as hérité, tu l'as reçue en ruine. Les terres qu'on t'a léguées, le gel avait déjà brûlé leurs prémices, et le soleil consumé leurs promesses. Tu n'as jamais vu le puits de ton jardin autrement qu'à sec. Avant même que tu les aies vues, les feuilles se fanaient dans tes bassins. Les herbes folles jonchaient, sous les arbres, les sentiers ou les allées que tes pieds, d'ailleurs, n'avaient jamais foulés.

» Mais dans mon empire, où seule règne la nuit, tu auras la consolation, parce que tu n'auras pas d'espoir ; tu auras l'oubli, parce que tu n'auras pas de désir ; tu auras le repos, parce que tu m'auras pas la vie. »

Et elle me montra à quel point était stérile l'espoir de jours meilleurs, lorsqu'on n'était pas doté, par naissance, d'une âme capable d'en connaître de bons. Elle me montra que le rêve ne peut nous consoler, car la vie nous afflige plus encore à notre réveil. Elle me montra que le sommeil ne peut reposer, car il est hanté de fantômes, ombres des choses, vestiges de nos actes, embryons morts de nos désirs, épaves du naufrage de vivre.

Et, tout en parlant, elle avait replié, plus lentement que jamais, ses tapis, qui tentaient mes regards, ses soieries, que mon âme convoitait, les damas de ses retables, où seules tombaient mes larmes.

« Pourquoi tenter d'être comme les autres, puisque tu es condamné à être toi-même ? Pourquoi te mettre à rire, puisque, lorsque tu ris, ta gaieté sincère est en même temps fausse, car elle vient de ce que, pour un instant, tu oublies qui tu es ? A quoi te sert-il de pleurer, puisque tu sens bien que cela ne sert à rien, et que tu pleures davantage de n'être point consolé par tes larmes que pour la consolation qu'elles peuvent t'apporter ?

» Si tu es heureux lorsque tu ris, ton rire est ma victoire ; si tu es heureux de ne plus te souvenir de ce que tu es, combien plus heureux seras-tu avec moi, là où tu ne te souviendras plus de rien ? Si tu peux reposer parfaitement, et même dormir sans faire aucun rêve, quel repos ne connaîtras-tu pas dans mon lit, où le sommeil ne connaît pas de songe ? Si tu t'élèves un instant, parce que tu vois la Beauté, oubliant alors et la vie et toi-même, combien davantage t'élèveras-tu dans mon palais, dont la nocturne beauté ne subit ni discussion, ni vieillissement, ni comparaison ; dans mes salles où nul

vent n'agite les draperies, nulle poussière ne couvre les hauts dossiers, aucune lumière ne fane peu à peu étoffes et velours, et aucun temps ne jaunit la vide blancheur des murailles ?

» Rends-toi à ma tendresse, qui ne saurait changer ; rends-toi à mon amour, qui ne saurait cesser ! Bois à ma coupe, qui ne tarit jamais, le nectar suprême qui ne donne ni nausée ni amertume, ni dégoût ni ivresse. Et contemple, de la fenêtre de mon château, non pas la mer et la clarté lunaire, qui sont des choses belles, donc imparfaites ; mais la nuit vaste et maternelle, la splendeur indivise de l'abîme immense !

» Tu oublieras, dans mes bras, jusqu'au chemin douloureux qui t'y a conduit. Sur mon sein, tu n'éprouveras même plus l'amour qui t'a conduit à le chercher ! Prends place auprès de moi, sur mon trône — et tu deviens à jamais l'empereur indétrônable du Graal et du Mystère, tu coexistes avec les dieux et les destins, si comme eux tu n'es rien, n'as ni en-deçà ni au-delà, n'éprouves le besoin ni de l'excès ni du manque, ni même de la simple suffisance.

» Je serai ta maternelle épouse, ta sœur jumelle retrouvée. Et une fois toutes tes angoisses mariées avec moi, une fois réservé pour moi seule tout ce qu'en toi-même tu cherchais sans le posséder, alors tu te perdras en ma substance mystique, dans mon existence niée, dans mon sein où les choses s'effacent, où les âmes vont s'abîmer, et où s'évanouissent les dieux mêmes.»

p.37

LES AUTRES N'EXISTENT PAS : Bernardo Soares (*Le Livre de l'intranquillité*)

L'une de mes constantes préoccupations est de comprendre comment d'autres gens peuvent exister, comment il peut y avoir des âmes autres que la mienne, des consciences étrangères à la mienne, laquelle, étant elle-même conscience, me semble par là même être la seule. Je conçois que l'homme qui se trouve devant Moi, qui me parle avec des mots identiques aux miens, et qui fait des gestes semblables à ceux que je fais ou pourrais faire — je conçois qu'il puisse, en quelque façon, être mon semblable. Il en est de même, cependant, des images que je rêve à partir des illustrations, des héros que je vois à partir des romans, des personnages dramatiques qui passent sur la scène, à travers les acteurs qui les représentent.

Il n'est personne, me semble-t-il, qui admette véritablement l'existence réelle de quelqu'un d'autre. On pourra admettre qu'une autre personne soit vivante, qu'elle sente et pense comme nous-mêmes;

mais il subsistera toujours un facteur anonyme de différence, un désavantage matérialisé. Il est des figures des temps passés, des images-esprits contenues dans les livres, qui sont pour nous plus réelles que ces indifférences incarnées qui nous parlent par-dessus le comptoir, ou nous regardent par hasard dans le tram, ou qui nous frôlent en passant, au hasard mort des rues. Ces autres-là ne sont pour nous que paysage, et presque toujours invisible paysage, comme une rue trop bien connue.

Je considère comme m'appartenant davantage, comme plus proches par la parenté et l'intimité, certains personnages décrits dans les livres, certaines images que j'ai connues sous forme de gravures, que bien des personnes que l'on dit réelles, et qui relèvent de cette inutilité métaphysique que l'on appelle de chair et d'os. Et ce « de chair et d'os », en fait, les décrit fort bien : on dirait des choses découpées, posées sur l'étal marmoréen de quelque boucherie, morts qui saignent comme des vies, côtelettes et gigots du destin.

Je n'ai pas honte d'envisager les choses de cette façon, car je me suis aperçu que tout le monde en fait autant. Ce qui peut sembler du dédain de l'homme pour l'homme, de l'indifférence permettant de tuer des gens sans bien sentir que l'on tue, comme chez les assassins, ou sans penser que l'on tue, comme chez les soldats, provient de ce que personne n'accorde l'attention nécessaire au fait — sans doute trop abscons — que les autres sont des âmes, eux aussi.

Certains jours, en certains instants que m'apporte je ne sais quelle brise, qu'ouvre en moi l'ouverture de je ne sais quelle porte, je sens subitement que l'épicier du coin est un être spirituel, que le commis qui se penche en ce moment à la porte, sur un sac de pommes de terre, est, véritablement, une âme capable de souffrir.

Lorsqu'on m'a annoncé hier que le caissier du tabac s'était suicidé, j'ai eu l'impression d'un mensonge. Le pauvre, il existait donc, lui aussi ! Nous l'avions oublié, nous tous qui le connaissions de la même manière que les gens qui ne le connaissaient pas. Nous ne l'en oublierons que mieux demain. Mais qu'il y eût en lui une âme — sans aucun doute, puisqu'il s'est tué. Passions ? Soucis ? Certes... Mais il ne me reste, à moi comme à l'humanité entière, que le souvenir d'un sourire niais flottant au-dessus d'un veston bon marché, sale et de guingois aux épaules. C'est tout ce qui me reste, à moi, d'un homme qui a senti si fortement qu'il s'est tué de trop sentir, parce qu'enfin, on ne se tue certainement pas pour autre chose... Je me suis dit un jour, en lui achetant des cigarettes, qu'il serait bientôt chauve. En fin de compte, il n'a même pas eu le temps de le devenir. C'est l'un des souvenirs qui me restent de lui. Quel autre pourrais-je garder, au reste, dès lors que ce souvenir ne se rapporte pas réellement à lui, mais à une pensée que j'ai eue ?

J'ai soudain la vision du cadavre, du cercueil où on l'a placé, de la tombe, totalement anonyme, où on l'a probablement déposé. Et je vois soudain que le caissier du tabac était, d'une certaine façon, avec son veston de travers et son front chauve, l'humanité tout entière.

Ce ne fut qu'un moment. Aujourd'hui, maintenant, je vois clairement et en tant qu'homme, qu'il est mort. Rien d'autre.

Non, les autres n'existent pas... C'est pour moi que se fige ce soleil couchant, aux ailes lourdes, aux teintes dures et embrumées. Pour moi frémit sous ce couchant, sans que je le voie couler, le vaste fleuve. C'est pour moi qu'a été faite cette large place, s'ouvrant sur le fleuve où la marée vient refluer. On a enterré aujourd'hui le caissier du tabac dans la fosse commune ? Aujourd'hui, le couchant n'est pas pour lui. Mais, à cette seule pensée, et bien malgré moi, il a cessé aussi d'être pour moi...

RUBAYAT ET QUATRAINS DE PESSOA

A quoi bon méditer les mille et trois idées

Des milles et trois penseurs qui vont tissant des toiles

Entre le rien et rien, si toi, âme, à un fil

Ou un autre de ceux de l'air, tu t'entremêles.

Mon seul savoir : je cesserai sous le ciel vain

Et c'est l'humus alors qui deviendra mon ciel.

Ce qu'il en est, Dieu seul le sait, ou Il l'ignore.

Que m'importe d'ailleurs qu'Il l'ignore ou le sache ?

L’effort dure autant que dure la foi.

Mais celui qui n’est pas, il dure quoi ?

Ah, bois, bois, bois, jusqu’à en oublier

Le comment, d’où, vers où, où, et pourquoi !

Laisse donc dans une complexe somnolence

Bien se dissoudre ta conscience de la science,

Vois-toi blanc dans le vin, le vin miroir vermeil,

Et ensuite bois le miroir… et la conscience.

Et le Sultan jouit d’amours en quantité,

Et le Vizir jouit d’amour en qualité,

Je ne jouis d’aucun amour. Bon qu’on m’apporte

Du vin pour en jouir d’être rien sans entrave.

p. 1107 : Fernando Pessoa (*Quatrains*)

Il y a un fou dans notre voix

Quand nous parlons. Nous l’arrêtons :

Lui, mal-être entre toi et moi,

Vient du fait que nous comprenons.

SALUT À WALT WHITMAN (Pléiade, p. 257) : Alvaro de Campos (*Les grandes odes*)

Mon vieux Walt, mon grand Camarade, évohé !

J'appartiens à ton orgie bacchique de sensations-en-liberté,

Je suis des tiens, de la sensation de mes pieds à la nausée de mes rêves,

Je suis des tiens, regarde-moi

(…) Tu sais que moi, Alvaro de Campos, ingénieur, Poète sensationniste,

Je ne suis pas ton disciple, je ne suis pas ton ami, je ne suis pas ton chantre,

Tu sais que je suis Toi et tu en es content !

(…)

Ouvrez-moi toutes les portes !

Je finirai bien par passer !

Mon mot de passe ? Walt Whitman !

Mais je ne dirai aucun mot de passe...

Je passe sans explications...

Si besoin j'enfoncerai les portes...

Oui — moi, frêle et civilisé, j'enfoncerai les portes,

Parce que en ce moment je ne suis ni frêle ni civilisé,

Je suis MOI, un univers pensant en chair et en os, voulant passer,

Et qui finira bien par passer parce que, lorsque je veux je suis Dieu !

Ouvrez toutes les fenêtres ! Arrachez toutes les portes !

Tirez la maison entière par-dessus moi !

Je veux vivre libre dans les airs,

Je veux avoir des gestes en dehors de mon corps,

Je veux courir comme la pluie le long des murs,

Je veux être écrasé comme des pierres sur les routes,

Je veux aller, comme une chose lourde, jusqu'au fond des mers

Avec une volupté qui est déjà loin de moi !

Je ne veux pas de serrures aux portes !

Je ne veux pas de fermetures aux coffres !

Je veux m'intercaler, m'immiscer, être emporté,

Je veux qu'on me fasse follement appartenir à quelqu'un d'autre,

Qu'on me déverse hors des poubelles,

Qu'on me jette dans les mers,

Qu'on aille me chercher chez moi à des fins obscènes,

Uniquement pour ne pas être toujours là, assis et tranquille,

Uniquement pour ne pas être simplement en train d'écrin ces vers !

Je ne veux aucun intervalle dans ce monde !

Je veux la contiguïté pénétrée et matérielle des objets

Je veux que les corps physiques soient les uns aux autres comme les âmes,

Non seulement dynamiquement, mais aussi statiquement !

He calls Walt:

Porte vers tout !

Pont vers tout !

Route vers tout !

Ton âme omnivore,

Ton âme oiseau, poisson, fauve, homme, femme,

Ton âme dédoublée quand il faut être deux,

Ton âme indivise quand les deux ne font qu'un,

Ton âme flèche, éclair, espace,

Amplexus, nexus, sexus,Texas, Caroline, New York,

Brooklyn Ferry l'après-midi,

Brooklyn Ferry des départs et des retours,

Libertad ! Democracy ! Vingtième siècle au loin !

Pan ! Pan! Pan! Pan!

PAN!